

L'autre illusion biographique

Yves Clot

numéro 5 Biographie et cycle de vie

texte intégral

On sait la part qu'a prise, dans la culture française et en particulier dans le domaine des sciences humaines, la discussion autour des problèmes de l'objectivisme et du subjectivisme. Les sociologues ont l'habitude de rencontrer la question à propos de la démarche biographique. Pourtant, n'étant pas sociologue moi-même, je me garderai bien de la traiter comme un sociologue. C'est plus sous l'angle épistémologique que je me risquerai à faire quelques remarques sur une contribution marquante et les impensés qui – juste retour des choses – la marquent à son insu. Et puisqu'il en est question jusque dans le texte de l'invitation à ce colloque, c'est sans doute que les idées de Pierre Bourdieu ont su, pour le moins, incarner l'inquiétude méthodologique et les soucis théoriques de la profession des sociologues.

Du subjectivisme, P. Bourdieu – qui se sait l'objet sur ce point de l'allusive mais sévère critique de C. Lévi-Strauss – veut se distinguer presque à tout prix. Pour lui l'illusion biographique se trahit dans la méconnaissance sociologique qu'il y a plusieurs agents dans une vie et plusieurs histoires de vie possibles pour chaque agent. L'existence est composée selon une structure de réseau, comme une matrice de relations objectives. La personnalité – c'est le mot de Bourdieu – est « l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré »¹ sous l'abstraction du nom propre et finalement elle se présente comme le produit de l'intersection de séries causales partiellement indépendantes. En général on s'arrête beaucoup sur cet aspect des choses en parlant de la contribution de P. Bourdieu. Et on insiste trop rarement à mon sens sur son souci symétrique de se distinguer aussi de l'objectivisme.

C'est la fonction de l'habitus, déjà au centre de l'élaboration de Marcel Mauss, que d'être le principe actif de l'unification des pratiques et des représentations, irréductible aux perceptions passives ; et c'est celle de la personnalité que de supporter la capacité d'exister comme agent en différents champs.

Cette sociologie affronte donc – et c'est sans doute le secret de son audience – le délicat problème de surmonter l'opposition ruineuse et pourtant rassurante qui unit – le mot n'est pas trop fort – subjectivisme et objectivisme. Qu'est-ce qui fait alors que l'on conserve, encore sous le charme d'une lecture convaincante, l'équivoque sentiment d'une difficulté persistante à y parvenir ? C'est peut-être que la critique de l'objectivisme et celle du subjectivisme à l'œuvre dans le travail de P. Bourdieu n'emportent pas la même adhésion. La première permet souvent de mieux connaître l'objectivité des processus sociaux. Mais la seconde ne permet pas de mieux comprendre l'activité subjective, quand elle ne dénie pas complètement la simple possibilité de le faire, pour quelque discipline que ce soit.

Le sujet n'est qu'un agent, un effet d'intersection, une persistance par inertie, une trace qui ne se révèle que dans des conditions identiques à celles qui l'ont produit. « Les agents tombent en quelque sorte sur la pratique qui est la leur plutôt qu'ils ne la choisissent dans un libre projet². » Pourtant, comme chacun le sent bien pour lui-même et l'éprouve dans le travail de recherche, la biographie n'est pas une coïncidence. Et il y a sujet et sujet. Le sujet intentionnel libre de ses choix, calculateur et rationnel, celui du libéralisme marchand ou celui de la *self-suffisance* de la conscience, plein de lui-même, pour ainsi dire, est l'adversaire idéal et même le bouc émissaire par trop privilégié d'une sociologie avertie des impasses où conduisent les naïvetés de la bonne conscience.

Mais justement, en identifiant subjectivité et subjectivisme, et nullement par ailleurs objectivité et objectivisme, non seulement on déséquilibre la critique mais on se rassure à trop bon compte. Outre le fait qu'en dissolvant le sujet dans l'agent on accorde l'essentiel à l'objectivisme en postulant l'ajustement des dispositions aux positions et des espérances aux chances, on risque d'alimenter la dérive subjectiviste. Nous préférons pour notre part, avec G. Canguilhem, « une attitude d'humilité studieuse devant tous les faits qui révèlent la présence d'acteurs dans ceux-là qu'on tient pour agents »³.

Mais alors comment se doter d'une représentation plus nuancée de cette dialectique trompeuse de l'objectif et du subjectif dans l'enchevêtrement des multiples histoires dont est faite une destinée personnelle ?

Risquons-nous. L'acte humain – surtout si on ne le rabat pas d'emblée sur une conduite ou un comportement psychologique – ne se produit pas en ligne droite pour ainsi dire, mais aux carrefours, et selon des cercles dont la plus grande partie est socialement excentrée. Il se fait à la rencontre d'une histoire sociale qui place, en permanence, le sujet devant de nouveaux problèmes, qui le « provoque » et éprouve ainsi sa consistance, et d'une histoire individuelle au cours de laquelle – en réponse à chaque provocation de son histoire sociale – le même sujet

s'est bricolé une pluralité de vies envisageables, un système de valeurs divisé, cause de ses hésitations, de ses délibérations internes et des comparaisons qu'il fait avec autrui. C'est pourquoi la subjectivité n'est pas une simple scène intérieure mais une activité singulière d'appropriation, même si elle opère aussi à l'insu du sujet.

Dans cette « double vie » qu'est une biographie, l'histoire sociale et l'histoire personnelle de chacun sont, l'une pour l'autre, un champ de possibles. Et chacune possède pour l'autre à la fois la force de détermination et la contingence que recèle tout champ des possibles. C'est dans ce « jeu » que le sujet « s'expose ». Et on voit mal pourquoi, à la multiplicité des champs topologiques objectifs, à leur dissonance croissante⁴, ne devrait répondre que le principe d'engendrement unique de la « seule chose à faire » par l'agent plutôt que celui d'une topologie subjective, elle-même suffisamment dissonante pour n'être pas totalement prédictible, ni pour le sujet ni pour le chercheur... Si l'on nous suit, cette topique de la personnalité supporte – à tous les sens du terme – les discordances créatrices entre la subjectivité et l'activité.

À vrai dire, et pour satisfaire à l'exigence de lucidité et de rigueur conceptuelle qui anime P. Bourdieu, je crois qu'il faut aller jusqu'à lever le voile sur une autre illusion biographique. À l'illusion subjectiviste qu'il critique justement répond l'illusion objectiviste qu'il ne critique pas. Cette autre illusion peut être rapprochée – n'y voyez aucun jugement de valeur – de celle des enfants devant leurs grands-parents lorsqu'ils s'imaginent que ces derniers ont toujours été ce qu'ils sont, qu'ils ne furent jamais que ce qu'ils sont devenus. Toutes les histoires semblent aller de soi pour peu qu'on connaisse leur fin : comme si elles n'avaient jamais pu, même à l'insu du sujet, se dérouler autrement, conduire vers d'autres destins, vers d'autres personnes.

En réalité, la vie a toujours plusieurs longueurs d'avance ; vouloir la saisir dans sa toute dernière phase comme objectivement ajustée à une position, adaptée à une situation, demeure un idéal quelque peu scientifique. Et on peut se demander si dans cette sorte de violence de l'interprétation ne se signale pas d'abord l'imaginaire savant. Car il y a adaptation et adaptation. Encore selon G. Canguilhem, il existe une forme d'adaptation qui est effectivement spécialisation pour une tâche donnée dans un milieu stable mais qui est menacée par tout accident modifiant ce milieu. Mais il existe aussi une autre forme d'adaptation qui est indépendance à l'égard d'un milieu stable et par conséquent pouvoir de surmonter les difficultés de vivre résultant d'une altération du milieu⁵. Dans cette dernière conception rien ne subsiste qui n'ait triomphé du conflit. Par contre la première approche qui unit, sans simultanément les opposer, les positions et les dispositions est typique de l'illusion sociologiste. Celle-ci n'entrevoit la persistance que sous la forme de l'inertie d'une trajectoire sans y reconnaître aussi le résultat de l'active et réversible carence des possibles nouveaux. Elle s'interdit, dès lors, de penser la transformation, s'acquittant de sa dette à l'égard des insistances de l'histoire avec les espèces sonnantes mais trébuchantes d'une métamorphose refermée sur elle-même.

La critique de l'objectivisme s'ensable à récuser la subjectivité. Le sujet qui hante l'agent comme un fantôme bruyant n'est pas la résultante de données extérieures différemment combinées, le produit de l'action globale des forces du milieu ou même un nœud de formes sociales. Et comme le faisait judicieusement remarquer en son temps Henri Wallon, le simple assemblage d'éléments impersonnels, à quelque degré de complexité qu'il soit poussé, ne peut faire surgir le sujet qu'ils sont censés composer. Il en reste absent s'il n'a pas été posé d'abord ou plutôt simultanément⁶.

C'est pourquoi le leurre où risque de se prendre la sociologie moderne, l'illusion secrètement complémentaire de l'illusion biographique si justement dévoilée, est celle d'un imaginaire savant qui croit possible de rendre raison de la personnalité « sans sortir de la sociologie », selon l'expression de P. Bourdieu.

Certes il est absurde d'essayer de rendre compte d'un trajet dans le métro sans prendre la mesure des contraintes du réseau. Mais cette précaution métaphorique n'est-elle pas unilatérale ? Et s'il est vrai, pour rester dans les transports et prendre un autre exemple, que l'horaire des chemins de fer détermine incontestablement les intentions du voyageur, on conviendra que c'est selon une causalité dialectique ouverte à d'autres mobiles que ceux du temps ferroviaire. À l'épreuve des rapports sociaux qui le constituent, le sujet, renvoyé à lui-même, et le plus souvent à son insu, fait jouer la dialectique des possibilités et des impossibilités subjectives que son histoire a sédimentées. C'est aux conflits de sa propre histoire que le sujet se mesure à l'occasion des hésitations par lesquelles il répond aux contradictions sociales. C'est sans doute ce qui donne si fortement l'impression que le sujet humain est un « précipité ». Ce qui, on me l'accordera, est pour le moins la caractéristique privilégiée de nombreux voyageurs.

Dans cette perspective épistémologique, on peut penser que seule l'élaboration avec le sujet des données de son histoire permet de s'engager dans un travail à la fois indispensable, délicat et risquant toujours de prêter à contestation : celui de fixer dans leur ensemble les étapes dont est formé le cycle d'une existence. Ce repérage biographique est nécessaire si l'on veut éviter de cliver *a priori* les deux faces de la personnalité que sont la subjectivité et les activités dans lesquelles elle se déploie.

Tout sujet, au cours de son existence, est périodiquement confronté à des situations, des rencontres, des événements sources de conflits. L'évaluation de son champ des possibles subjectif que trahissent, aux deux sens du terme, ses hésitations ou ses dénégations nous fournit un repère précieux pour nous orienter dans le champ d'une éventuelle clinique biographique.

Cette topologie subjective, qui est aussi fonction de l'éventail des formes sociales que le sujet a pu et peut investir, nous éclaire sur la part de liberté dont il va disposer pour se mouvoir sur l'échiquier de ses positions identificatoires. Plus s'accroît le champ de ses possibles sur le registre du précipité identificatoire et sur celui de son histoire sociale antérieure, plus grande sera sa tolérance au conflit et sa capacité à tirer profit de l'expérience ; moins il court le danger de devoir faire appel, dans l'espoir de surmonter les premiers et d'affronter la seconde, à un type de réponse qui deviendra elle-même source d'un conflit se révélant insoluble ou d'un échec qui réduira encore sa disponibilité psychologique.

Le propre d'une involution biographique ne serait-il pas l'impossibilité où se trouve un sujet de répondre à une réduction drastique de ses perspectives d'avenir par la mobilisation d'un éventail assez large de positions sociales et identificatoires qu'il peut occuper pour se garder ou se créer un accès à d'autres possibilités réelles, fût-ce au prix d'une crise vitale ? On peut comprendre alors ce qu'a de puissamment imprédictible l'histoire d'une vie où, finalement, l'usage que chacun fait de soi, aux prises avec les contradictions des rapports sociaux, dépend de – mais fait aussi renaître – ce qu'il en a déjà fait.

Mais c'est aussi pourquoi l'histoire personnelle et sociale nous réserve toujours des surprises.

notes

- [1.](#) P. Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 62-63, juin 1986, p. 72.
- [2.](#) P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 127 (« Le sens commun »).
- [3.](#) G. Canguilhem, « Présentation » de : Yves Schwartz, *Expérience et connaissance du travail*, Paris, Messidor, 1988, p. 22.
- [4.](#) P. Bourdieu, *Choses dites*, p. 91 et p. 32.
- [5.](#) G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, 5^e éd., p. 197.
- [6.](#) H. Wallon, « Sur la spécificité de la psychologie (1956) », *Enfance*, n° sp. 1971.

Référence électronique

Yves Clot, « L'autre illusion biographique », *Enquête*, Biographie et cycle de vie, 1989, [En ligne], mis en ligne le 30 décembre 2005. URL : <http://enquete.revues.org/document99.html>. Consulté le 24 février 2007.